

Les théories méréologiques du faisceau

Baptiste Le Bihan

A paraître dans Le renouveau de la métaphysique autour de Frédéric Nef, sous la direction de D. Berlioz, F. Drapeau Vieira Contim & F. Loth, Paris, Vrin.

« Pourquoi les choses tiennent-elles ensemble ? »
(Traité d'ontologie, 2009, p. 237).

I

Cette citation me sert de départ à une réflexion sur la nature des *relations liantes* souvent appelées relations de comprésence à la suite de Russell, ces *bundling relations* qui nouent les propriétés ensembles pour constituer les objets ordinaires (tables, chaises, individus biologiques) selon la *théorie du faisceau*. De même que Frédéric Nef, je suis séduit par les nombreuses vertus philosophiques de ces relations liantes. Ma contribution ne portera pas sur une critique ou une défense de ces relations mais sur l'étude de leur nature, et en particulier, de leur possible nature *méréologique*. Je vais esquisser rapidement certains aspects de la théorie classique du faisceau que je qualifierai de *réaliste* (voir notamment O'Leary-Hawthorne and Cover 1998¹, Paul 2002², à paraître³ et Nef 2006⁴, 2009⁵) pour opposer ensuite ces variantes réalistes à deux autres versions méréologiques de la théorie, que je qualifierai d'*éliminativistes*. Selon la théorie réaliste du faisceau, la relation liante sélective est une entité bien réelle et naturelle (*mind-independent*). Selon la théorie éliminativiste du faisceau, la relation liante sélective n'existe pas. Je m'attacherai en particulier à présenter les théories méréologiques du faisceau, qu'elles soient réalistes ou éliminativistes. Ces théories ont en commun d'identifier la relation liante à une relation de composition et diffèrent sur la nature même de cette relation de composition. Je donnerai ensuite quelques raisons de penser que les deux versions ont un pouvoir explicatif similaire du point de vue local, mais que les ontologies générales impliquées par les deux versions diffèrent drastiquement, pointant vers une ontologie commune de l'objet pour l'une, et vers une ontologie de l'objet non commune pour l'autre. Mon objectif n'est pas tant de décider en faveur de la théorie réaliste ou de la théorie éliminativiste mais de montrer que l'ontologie de cette relation liante méréologique influe directement sur l'ontologie des objets ordinaires. Plus précisément, je soulignerai que dans le cadre

1 J. O'Leary-Hawthorne et J. A. Cover, « A World of Universals », *Philosophical Studies*, vol. 91 (3), 1998, p. 205 - 219.

2 L. A. Paul, « Logical Parts », *Noûs*, vol. 36 (4), 2002, p. 578 - 596.

2 L. A. Paul, « Logical Parts », *Noûs*, vol. 36 (4), 2002, p. 578 - 596.

3 L. A. Paul, « Mereological Bundle Theory », in H. Burkhardt, J. Seibt et G. Imaguire (éd.), *Handbook of Mereology*, Philosophia Verlag, à paraître.

4 F. Nef, « Ontologie de l'objet, théorie des propriétés et théorie des ensembles : quelques problèmes et perspectives », *Revue internationale de philosophie*, vol. 2, 2006, p. 181 - 207.

5 F. Nef, *Traité d'ontologie pour les non-philosophes (et les philosophes)*, Paris, Gallimard, 2009.

de la théorie méréologique du faisceau, l'opposition entre réalisme et éliminativisme à propos de la relation liante recoupe l'opposition entre réalisme et éliminativisme à propos des objets (artefacts, organismes, personnes, etc.).

Une première partie s'attachera à clarifier un certain nombre de concepts afin de cheminer plus facilement ensuite dans la présentation des versions réalistes et éliminativiste des théories méréologiques du faisceau. La question de la connexion des propriétés avec le monde naturel s'incarne en de multiples lieux dans la littérature métaphysique contemporaine car si l'ontologie cherche à déterminer quelles sont les briques de base de la réalité, la connexion qui permet de lier ces briques est un autre ingrédient indispensable à toute description métaphysique de la réalité. Cependant, le problème de la connexion, bien que général, dépasse mon présent projet et je tenterai plus modestement de donner quelques idées sur la connexion qui s'incarne à l'*intérieur* de l'objet matériel entre les propriétés, dans le cadre de la théorie du faisceau. Je laisserai ainsi de côté toute question à propos des connexions à l'*extérieur* de l'objet matériel. On peut en effet songer à la façon dont des *objets différents* peuvent tenir ensemble pour en créer un *objet supplémentaire*. De plus, le problème de la connexion déborde le problème du faisceau dans la mesure où la question de la connexion se pose à propos de situations trans-catégorielles : entre objet et propriétés/rerelations (c'est tout le problème de la régression de Bradley), entre relations et propriétés, entre événements et objets, etc. Dans ce travail, je vais me focaliser sur la cohésion de l'objet matériel, lorsque ce dernier est appréhendé comme un faisceau de propriétés.

La terminologie peut être ici trompeuse. La *théorie des tropes* est parfois envisagée comme une théorie à propos des propriétés, parfois comme une théorie sur la nature de la cohésion entre des propriétés. La théorie de Frédéric Nef, par exemple, avant d'être une théorie « anti-substrat », est une théorie des propriétés comme *propriétés particulières* qu'il est courant d'appeler « tropes ». Ainsi, la théorie de Frédéric Nef est une théorie des faisceaux de propriétés particulières. En admettant que la tapisserie de mon salon est homogène, chaque pan de tapisserie instancie la même couleur de jaune. Selon la conception universaliste des propriétés, ces différentes propriétés de jaunes ne sont en fait qu'une seule et unique propriété. Cette propriété est *multi-localisée* dans l'espace⁶, dans mon exemple, en chaque point de la tapisserie. A l'opposé, selon la conception tropiste, les propriétés sont des propriétés particulières, des *tropes*. Dans mon exemple, chaque pan de la tapisserie instancie une propriété tout à fait distincte de jaune, des propriétés particulières ou tropes de jaune, qui entretiennent une relation de *ressemblance exacte*. Pour le dire autrement, selon la conception universaliste, il faut soigneusement distinguer entre une propriété et ses différentes instances, alors que la conception tropiste pose une relation d'identité entre la propriété et l'instance. Il suit immédiatement que la conception tropiste appréhende le monde comme étant habité par bien plus de propriétés que dans un monde universaliste, puisque chaque instance particulière est une propriété. Ce défaut de parcimonie ontologique est cependant contrebalancé par une absence de multi-localisation, les propriétés occupant toujours une seule localisation dans l'espace (et, en général, dans le temps).

6 Et dans le temps si le théoricien universaliste envisage le temps et l'espace comme deux abstractions à partir d'une entité plus fondamentale : l'espace-temps. Voir par exemple D. H. Mellor, « The Time of Our Lives », *Royal Institute of Philosophy Supplement*, vol. 48, 2001, p. 45 - 59.

Enfin, pour terminer cette description succincte, notons que la conception universaliste vient en deux versions, selon le statut accordé aux propriétés universelles et à leur rapport aux instances particulières. Selon le *réalisme immanent d'inspiration aristotélicienne* (Armstrong 1989⁷ trad. fr. 2010⁸), une propriété universelle est identique, ou en tout cas, n'est pas plus ontologiquement chargée que la collection même de ses instances particulières : la propriété de jaune est identique, ou en tout cas, n'est pas ontologiquement plus chargée que la collection de toutes les instances de jaune que l'on trouve dans le monde. Au contraire, selon le *réalisme transcendant d'inspiration platonicienne* (Armstrong, *ibid*), une propriété universelle est plus que ses différentes instances, et la propriété d'être jaune n'est pas réductible aux différentes instances de jaune que l'on peut trouver dans le monde.

Dans la suite, je ne souhaite ni discuter ces positions, ni les comparer. Simplement, je suppose que l'une de ces deux positions réalistes à propos des propriétés est correcte. Ce point est important dans la mesure où j'ai laissé de côté la *conception nominaliste des propriétés* selon laquelle les propriétés n'existent pas⁹. Cette conception appréhende les propriétés comme les ombres des prédicats, mais des ombres que l'on ne devrait pas trop prendre au sérieux, ontologiquement parlant. Selon cette approche, les *propriétés* (entités ontologiques) n'existent pas au contraire des *prédicats* (entités linguistiques), pour reprendre la distinction de John Heil (2003¹⁰ trad. fr. 2011¹¹). La conception nominaliste des propriétés est un aspect d'une conception plus générale du royaume ontologique, qui conçoit le monde comme étant habité de substances (ou identique à *une* substance). En effet, si les propriétés n'existent pas, c'est parce que les prédicats regroupent les substances (ou les parties de la substance) en des ensembles ou collections qui partagent certaines ressemblances (mais des ressemblances que l'on ne peut expliquer à l'aide de propriétés qui seraient partagées par les objets, sous peine de retomber dans un réalisme des propriétés). Dans la suite, je vais enquêter sur la nature de la relation qui lie les propriétés ensembles. Je rejeterai donc le nominalisme et supposerai que les propriétés existent, sans m'engager sur la nature de ces propriétés (tropes, universaux ou autres). Je veux ainsi me focaliser sur les théories du faisceau, c'est-à-dire, sur la nature de *ce qui lie* et non sur la nature de *ce qui est lié*.

II

Qu'est-ce qu'un faisceau ? Et qu'est-ce qu'une théorie classique du faisceau ? La théorie du faisceau postule que l'unité des objets repose sur l'existence d'une *relation* qui noue des propriétés. Elle s'oppose à la *théorie du substrat*, selon laquelle les propriétés sont instanciées par une *substance*, un

7 D. M. Armstrong, *Universals: An Opinionated Introduction*, Westview Press Boulder, 1989.

8 D. M. Armstrong, *Les Universaux. Une introduction partisane*, Paris, Ithaque, 2010.

9 Ou la variante que Frédéric Nef désigne comme la théorie classique des modèles (TO, p. 218-219) et selon laquelle les propriétés sont identiques à des extensions d'objets. Frédéric Nef fait remarquer que cette théorie tient difficilement la route à cause de la tension entre l'intension et l'extension d'un prédicat. De mon point de vue, l'instabilité de cette théorie la fait s'effondrer en la variante nominaliste selon laquelle les classes d'objets ne sont que des substituts imparfaits aux propriétés, impliquant que les propriétés n'existent tout simplement pas.

10 J. Heil, *From an Ontological Point of View*, Oxford, Clarendon Press, 2003.

11 J. Heil, *Du point de vue ontologique*, Paris, Ithaque, 2011.

particulier nu qui ne possède pas de propriété intrinsèque sinon la propriété d'être identique à lui-même (pour peu qu'il existe des propriétés de ce genre). Je qualifie une théorie du faisceau de « classique » ou de « réaliste » dès lors qu'elle appréhende la relation liante comme « quelque chose plutôt que rien ». En d'autres termes, la relation liante possède une certaine existence. A cet égard, un point de départ est Russell (1940, chapitre 6)¹² qui a lancé la dénomination, aujourd'hui courante, de « *relation de comprérence* ». L'étymologie montre rapidement que des propriétés sont comprérentes si elles partagent une double localisation spatiale et temporelle : les propriétés qui constituent la tasse devant moi (par exemple sa forme et sa couleur) sont comprérentes en ce sens qu'elles sont localisées au même endroit et au même instant. Je partage cependant avec Frédéric Nef l'idée que la comprérence n'est pas une condition suffisante à l'existence d'une relation liante :

La relation liante a été chargée par Williams et Russell d'assurer cette cohésion. Il s'agit cependant d'une condition minimale, nécessaire, mais non suffisante de cohésion, dans la mesure où elle assure simplement que les tropes sont ensemble en un même temps (ou un même lieu, ou une même région d'espace-temps) (TO, 239)¹³.

Je propose ici, contrairement à un usage répandu, de distinguer la *relation de comprérence* de la *relation liante* afin de suivre cette distinction entre une relation de comprérence nécessaire mais non suffisante et une relation liante qui *connecte réellement*. Dans la terminologie que j'adopterai dans la suite, la relation de comprérence exprime simplement le fait que des propriétés sont localisées au même endroit et au même instant. La relation liante, au contraire, correspond à une connexion réelle des propriétés entre elles. En ce sens, des propriétés comprérentes ne sont pas nécessairement liées. En utilisant cette convention, la relation de comprérence est une condition nécessaire mais non suffisante à l'existence d'une relation liante. En effet, il ne peut exister de relation liante en l'absence de comprérence : des propriétés doivent être localisées dans un même volume d'espace-temps pour pouvoir être connectées. Il est important de restreindre cette idée aux objets ordinaires car il se pourrait en effet qu'il existe des *objets non ordinaires* pour lesquels la comprérence n'est pas une condition nécessaire à l'existence d'une relation liante. Je pense ici à ces cas de la physique quantique qui, potentiellement, ne respectent pas le principe de localité. Ces systèmes sont à la fois connectés et éclatés dans le temps et/ou l'espace (deux particules comme deux photons peuvent avoir des propriétés physiques entretenant une relation d'influence à distance). Si une telle structure physique est appréhendée comme un objet matériel non ordinaire, alors il doit exister une relation liante à distance, malgré l'absence d'une relation de comprérence. Dans la suite, laissons de côté ces cas possibles de liaisons à distance au sein d'objets matériels non ordinaires pour nous focaliser sur mon propos : la nature des relations liantes qui façonnent les objets ordinaires de l'intérieur.

Si la comprérence n'est pas une relation suffisante à la cohésion des objets ordinaires, cela implique *ipso facto* que la comprérence n'est pas une *définition* adéquate de la liaison. Affirmer que

12 B. Russell, *An Inquiry into Meaning and Truth*, George Allen & Unwin Limited, 1940.

13 Voir également p. 254.

des propriétés sont localisées au même endroit et au même instant, ce n'est pas affirmer que ces propriétés sont nouées ensembles. Ayant admis que la comprésence ne doit pas être confondue avec la relation liante, deux stratégies s'offrent désormais à nous : ou bien admettre une relation liante *sui generis*, nouvelle créature venant s'ajouter au bestiaire ontologique (*stratégie primitiviste*), ou bien tenter d'identifier, de réduire ou d'expliquer cette relation liante à l'aide d'une autre relation ou même d'une autre catégorie ontologique (*stratégie réductionniste*). Dans la suite, j'examinerai certaines stratégies réductionnistes, partant du présupposé que le réductionnisme est préférable au primitivisme dans l'optique de maximiser l'économie théorique de nos explications métaphysiques.

III

John O'Leary-Hawthorne et J. A. Cover (1998)¹⁴ défendent l'une de ces stratégies réductionnistes. Les deux philosophes, plutôt que de recourir à la catégorie primitive de la relation liante, fondent l'unité de l'objet dans le concept d'*état de chose*, dans la lignée de la métaphysique d'Armstrong (1989¹⁵ trad. fr. 2010¹⁶, 1997¹⁷). En effet, Armstrong a évolué d'une métaphysique d'objets et d'universaux immanents (permettant ensuite de définir des états de chose) à une métaphysique d'états de chose (permettant ensuite d'abstraire des objets et des universaux en découpant ces états de chose)¹⁸. O'Leary-Hawthorne et J. A. Cover proposent une idée similaire à celle du « second » Armstrong, à la différence que le cœur des objets n'est plus un substrat mais une relation liante. Pour le dire différemment, la relation liante est une interprétation relationnelle de l'*unité* de l'état de chose. La connexion des propriétés s'explique alors, à proprement parler, non pas par l'existence d'une relation liante mais par l'existence d'un état de chose. Cette théorie, aussi intéressante soit-elle, s'expose cependant à l'objection qu'il ne s'agit plus authentiquement d'une théorie du faisceau dans la mesure où la catégorie ontologique de la relation disparaît au profit de l'état de chose. Une ontologie d'états de chose peut-elle encore être appréhendée comme une ontologie de faisceaux ? Peut-être, mais cela impliquerait alors une métaphysique stratifiée¹⁹ avec des niveaux de fondamentalité : les états de chose sont alors fondamentaux, contrairement aux propriétés et aux relations liantes, qui existeraient de façon dérivée, comme résultats d'une *décomposition*, le complexe étant appréhendé comme plus fondamental que ses parties.

IV

Une deuxième théorie réductionniste du faisceau est défendue par L.A. Paul. Selon sa *théorie méréologique du faisceau* (*mereological bundle theory*), la relation liante qui « colle » les propriétés

14 J. O'Leary-Hawthorne et J. A. Cover, « A World of Universals », *Philosophical Studies*, vol. 91 (3), 1998, p. 205 - 219.

15 D. M. Armstrong, *Universals: An Opinionated Introduction*, Westview Press Boulder, 1989.

16 D. M. Armstrong, *Les Universaux. Une introduction partisane*, Paris, Ithaque, 2010.

17 D. M. Armstrong, *A World of States of Affairs*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

18 Stephen Mumford montre cela d'une manière particulièrement éclairante : S. Mumford, *David Armstrong*, McGill-Queens University Press, 2007.

19 Voir le chapitre 5 du TO, ainsi que la thèse du monisme de la priorité défendue par Jonathan Schaffer : J. Schaffer, « Monism: The Priority of the Whole », *Philosophical Review*, vol. 119, 2010, p. 31 - 76.

ensembles pour faire un objet, est la *relation de composition méréologique*, la relation qui existe entre un *tout* et les *parties propres* de ce tout. Cette théorie présente l'avantage d'éviter le postulat d'une relation liante primitive en *identifiant la relation de compréence à la relation de composition*. Un autre bénéfice de la position est que, contrairement à la théorie de O'Leary-Hawthorne et Cover, elle ne s'expose pas à la disparition même de toute relation liante. Ceci pourrait paraître troublant au lecteur. La relation de composition méréologique semble exister à propos de toute somme concevable. Comment une telle relation pourrait-elle être collante si elle s'applique universellement à tout agrégat ?

Pour être collante, une relation doit être *sélective* : elle doit valoir pour certains agrégats et non pour d'autres. La somme méréologique des propriétés d'être une montagne et d'être entièrement constituée d'or est une montagne d'or. Cette montagne d'or n'existe pas. Tout du moins pas au même sens que la tasse devant moi. Parmi toutes les associations possibles de propriétés, il faut donc une sélection des associations qui sont des objets, sous peine de mener à une prolifération ennuyeuse d'objets. La relation de composition méréologique peut-elle vraiment jouer ce rôle sélectif ? Il semble que oui si l'on endosse, à la suite de Paul, la *thèse de la composition restreinte*. Selon cette thèse, la composition est restreinte : elle ne se produit que dans *certaines situations*. Par exemple, pour Peter van Inwagen (1990)²⁰, il n'y a composition que lorsqu'il y a une activité de vie. Ou encore, pour Trenton Merricks (2001)²¹ il n'y a composition que lorsqu'apparaît une conscience. La composition peut aussi être restreinte de façon brute : elle se produit parfois, parfois non, et il n'y a aucune explication à ce fait brut (Markosian 1998²²). Si la relation de composition méréologique est restreinte, alors elle devient collante : en étant sélective, elle permet de jouer le rôle de relation liante. Ainsi, selon L.A. Paul, un objet est identique à une collection de propriétés qui entrent dans une relation polyadique de composition méréologique restreinte. Elle écrit à propos d'elle-même :

Paul (2006) envisage la composition de propriétés comme étant restreinte, éliminant ainsi tout besoin de recourir au prédicat primitif de Goodman, le prédicat de rassemblement (*togetherness*)²³ (Paul, à paraître²⁴).

Je rejette les fondamentaux en faveur de propriétés fondamentales aux localisations multiples (ce qui n'est pas vraiment la même chose que rejeter les en faveur des universaux). Mes propriétés sont des entités ontologiquement basiques qui, comme les universaux immanents, sont inclus dans l'espace-temps et ont de multiples localisations. Les propriétés et fusions de propriétés sont particularisées quand elles sont combinées avec les propriétés relationnistes

20 P. van Inwagen, *Material Beings*, Cornell University Press, 1990.

21 T. Merricks, *Objects and Persons*, Oxford, Clarendon Press, Oxford, 2001.

22 N. Markosian, « Brutal Composition », *Philosophical Studies*, vol. 92, 1998, p. 211- 249.

23 « Paul (2006) takes property composition to be restricted, eliminating the need for Goodman's primitive predicate of togetherness ».

24 L. A. Paul, « Mereological Bundle Theory », in H. Burkhardt, J. Seibt et G. Imaguire (éd.), *Handbook of Mereology*, Philosophia Verlag, à paraître.

d'avoir telle ou telle localisation²⁵ (Paul 2006, 632²⁶).

Il pourrait être difficile ici de comprendre en quoi la théorie de Paul n'est pas une théorie des universaux : après tout, n'affirme-t-elle pas que les propriétés sont multi-localisées ? Certes, mais encore faut-il se mettre d'accord sur ce qu'est une *localisation*. Le théoricien des et le théoricien des universaux supposent tous les deux une théorie classique de l'espace et de la localisation que Paul qualifierait d'*extensionnelle*. Selon cette approche classique extensionnelle, pour exister, une entité doit être localisée dans l'espace. Si la tasse existe, c'est bien qu'elle est quelque part. De même, si les propriétés de la tasse existent, c'est bien que ces propriétés sont quelque part. La couleur de la tasse, sa forme, sont localisées. La théorie des universaux immanents et la théorie des universaux transcendants respectent cette contrainte fondamentale que les propriétés existent quelque part, à une nuance près dans la théorie des universaux transcendants. Si, selon cette dernière, les propriétés n'existent pas dans l'espace, néanmoins, les différentes *instances* de ces propriétés existent quant à elles dans l'espace. L.A. Paul rejette cette théorie au profit d'une théorie non-extensionnelle de l'espace-temps. Dans sa théorie, l'espace et le temps sont des collections de propriétés de localisation, propriétés qui s'intègrent au sein des faisceaux. Les objets ne sont pas ainsi, à proprement parler, localisés dans l'espace et le temps : au contraire, c'est plutôt l'espace et le temps qui sont localisés *dans les objets matériels*, en étant des parties propres des objets matériels, puisque l'espace et le temps sont des propriétés de localisation qui sont des parties propres des faisceaux. Cette théorie permet d'interpréter la multi-localisation apparente d'une propriété naturelle comme le fait qu'une seule et unique propriété appartient à différents faisceaux, le fait qu'une même propriété participe à une pluralité de faisceaux. Les propriétés ne sont ainsi ni des universaux ni des tropes : l'opposition même entre tropes et universaux repose sur une approche extensionnaliste de l'espace et du temps que Paul rejette.

Il est intéressant de noter que l'on pourrait objecter à une telle théorie qu'elle commet une faute en acceptant d'identifier la relation liante à la relation de composition. Frédéric Nef argue par exemple que cette identification n'est pas envisageable lorsqu'il examine un argument à l'encontre de la théorie selon laquelle les tropes sont des *parties* des objets :

(ii) Les constituants des objets sont des parties des objets

(iii) Les propriétés ne sont pas des parties, mais des manières d'être (*ways*) des objets

(...) (ii) n'est pas vrai en général ; (ii) n'est vrai que des constituants au sens de parties matérielles (une dent, constituant d'un engrenage, lui-même constituant d'une boîte de vitesse). Pourrait-on dire que la masse est une partie d'un objet ? Une partie d'un objet a une masse, mais ce n'est pas parce qu'on peut diviser cette propriété qu'elle est une

25 « I reject fundamental tropes in favor of fundamental, multiply locatable properties (which is not quite the same thing as rejecting tropes in favor of universals). My properties are ontologically basic entities that, like immanent universals, are included in spacetime and multiply locatable. The properties and fusions of properties are particularized when bundled with relational properties of having such-and-such location ».

26 L.A. Paul, « Coincidence as Overlap », *Noûs*, vol. 40, 2006, p. 623 - 659.

partie d'un tout. Pourtant c'est bien une propriété. Même chose pour le volume, la localisation spatio-temporelle etc²⁷.

Frédéric Nef utilise même le terme « absurde » pour qualifier ce rapport méréologique entre l'objet et les propriétés qui le composent : « il est absurde de soutenir que les objets ont leurs propriétés comme des parties » (*ibid.*, p. 205). L'opposition de Frédéric Nef à cette idée des propriétés comme parties des objets dépend d'une interprétation usuelle, mais substantielle, de la notion de partie comme *partie matérielle*. Un objet matériel possède des parties matérielles. Ces parties matérielles ne peuvent pas être des propriétés, en ce sens que la masse d'un objet n'est pas une partie matérielle de cet objet. Cependant, pourquoi penser que toute partie d'un objet matériel est nécessairement une partie matérielle ? Pourquoi accepter le principe selon lequel une somme méréologique appartient nécessairement à la même catégorie ontologique que les parties qui composent cette somme ? Pourquoi ne pas accepter que la masse d'un objet est, *littéralement*, une partie de cet objet matériel, bien que cette partie ne soit pas une partie matérielle au sens usuel ? D'ailleurs, Frédéric Nef ouvre la voie à une telle distinction en rejetant (ii). Ce rejet offre la voie à des constituants qui ne sont pas des parties matérielles. Il n'est ainsi pas impossible que le concept de *constituant non matériel* de Frédéric Nef soit très proche du concept de *partie non matérielle* de L.A. Paul. Ce dernier concept de partie non matérielle, L.A. Paul le nomme '*partie logique*'. Ce concept est très puissant, comme je l'ai montré ailleurs (2005, 222-226)²⁸, en ce qu'il permet de créer des agrégats mélangeant des catégories ontologiques distinctes : l'agrégat peut avoir pour parties des entités ayant une nature ontologique distincte de celle de la somme. Par exemple, un événement peut être appréhendé comme possédant des parties logiques telles que des propriétés et un volume spatio-temporels, ces propriétés et ce volume appartenant à deux catégories ontologiques distinctes. Dans le cas qui nous occupe, un objet ordinaire peut être appréhendé comme le résultat d'une relation méréologique de composition logique de propriétés naturelles. Le point important ici est donc que la théorie méréologique du faisceau repose sur la notion de partie logique dont le coût et le pouvoir explicatif peuvent être évalués de diverses manières. Dans la prochaine section, je vais présenter et motiver la *théorie éliminativiste du faisceau* qui, tout en postulant l'existence de propriétés naturelles, rejette l'existence du dispositif unificateur de ces propriétés, les relations liantes.

V

Selon la théorie éliminativiste du faisceau, il n'existe pas de relation liante indépendante de l'esprit. En fait, cette définition fournit une condition nécessaire mais non suffisante à toute position éliminativiste. En effet, cette première ébauche de définition est aussi compatible avec une *théorie conventionnaliste du faisceau*. Si l'on souhaite distinguer la *théorie éliminativiste du faisceau* d'une *théorie conventionnaliste du faisceau*, il faut aussi affirmer qu'il n'existe pas de relation liante *tout court* : ni

27 F. Nef, « Ontologie de l'objet, théorie des propriétés et théorie des ensembles : quelques problèmes et perspectives », *Revue internationale de philosophie*, vol. 2, 2006, p. 191-192.

28 B. Le Bihan, « No Physical Particles for a Dispositional Monist? », *Philosophical Papers*, vol. 44, 2015, p. 207 - 232.

indépendamment, ni dépendamment des *conventions linguistiques*. Ainsi, dans la terminologie que je propose, une théorie est éliminativiste à propos de x si elle affirme que x n'existe pas tout court (indépendamment ou non du langage). Alternativement, une théorie est conventionnaliste à propos de x si elle affirme que x existe de façon dépendante des conventions linguistiques (et/ou de l'esprit, je laisse ici ouvert la question du rapport entre langage et esprit)²⁹. Dans le cas des faisceaux, une théorie est éliminativiste à propos du faisceau lorsqu'elle affirme que le faisceau et la relation liante n'existent pas (indépendamment ou non du langage), alors qu'une théorie conventionnaliste du faisceau affirme que la relation liante et le faisceau existent en étant produits par les conditions qui règlent l'utilisation du langage.

Une réticence à l'égard de la position conventionnaliste est qu'elle oscille dangereusement entre un réalisme et un éliminativisme. Elle partage avec le réalisme l'idée selon laquelle les objets matériels existent. Et elle accepte avec l'éliminativisme que les objets matériels n'existent pas indépendamment du langage. Le conventionnalisme implique donc de postuler un royaume ontologique autre que le monde naturel et d'attribuer au langage et à l'esprit un pouvoir de création : les conventions linguistiques font entrer dans l'existence des entités (ici, des objets matériels). Le pouvoir de création de l'esprit n'est pas intrinsèquement rédhibitoire : en effet, il est plausible de postuler que l'esprit peut créer des objets mentaux, des pensées et, peut-être, à travers les accords inter-subjectifs, des objets sociaux. Le problème ici tient à ce que le conventionnalisme implique que l'esprit possède un pouvoir de création qui *déborde* le monde mental. Selon la théorie conventionnaliste du faisceau, les conventions font entrer dans l'existence des faisceaux, et à travers ces derniers, des objets *matériels*. Même un philosophe enclin à postuler des objets sociaux existant de façon dépendante de l'esprit, pourrait être réticent à attribuer l'existence dépendante aux objets matériels. En effet, les tables et les montagnes, à la différence des institutions, sont usuellement supposées posséder une réalité indépendante de l'esprit.

Le conventionnalisme à propos des objets matériels ordinaires implique donc, fâcheusement, d'attribuer aux conventions un pouvoir de création matérielle. Et cela implique directement qu'en l'absence d'esprit, les objets matériels n'existent pas. Je suis frappé par le caractère étrange d'une telle position, mais n'ayant pas d'argument décisif pour accepter le critère de non étrangeté comme étant légitime en métaphysique, j'exprimerai ce point à l'aide d'une considération sur l'économie théorique et la simplicité ontologique. Les théories éliminativiste et réaliste du faisceau possèdent une plus grande économie théorique par rapport à la théorie conventionnaliste. Les théories éliminativiste et réaliste ne nécessitent pas, contrairement à la théorie conventionnaliste, de postuler *deux types d'existence matérielle* lorsqu'on décrit le monde matériel : une existence matérielle naturelle (*mind-independent*) qui caractérise les simples (les propriétés) et une existence matérielle conventionnelle (*mind-dependent*) qui caractérise les agrégats (les objets). Les théories réalistes et éliminativistes ne postulent qu'une existence naturelle, ces dernières ne différant que sur l'opportunité ou non d'inclure les *objets* dans la liste des entités qui existent naturellement.

29 Le conventionnalisme à propos des objets matériels est défendu sous des formes différentes par Mar Heller, cf. M. Heller « The Donkey Problem », *Philosophical Studies*, vol. 140, 2008, p. 83 – 101, et par Alan Sidelle, cf. A. Sidelle, « Modality and Objects », *Philosophical Quarterly*, vol. 60, 2010, p. 109 - 125.

VI

En première approche, la théorie éliminativiste du faisceau se présente comme la théorie selon laquelle il n'y a pas de composition (restreinte ou universelle) : les objets ne sont pas des faisceaux de propriétés pour la simple et bonne raison qu'il n'y a ni faisceau, ni relation de composition. On a ici, après la théorie méréologique de L.A. Paul qui repose sur un engagement envers une relation de composition restreinte, une autre théorie méréologique qui repose sur un nihilisme de la composition. Cette théorie nihiliste du faisceau n'est plus vraiment une théorie du faisceau, puisqu'à proprement parler il n'y a pas de faisceau. Cependant, il est possible de déployer une troisième théorie méréologique du faisceau, reposant sur un universalisme de la composition.

Dans la *version universaliste de la théorie éliminativiste du faisceau*, la relation de composition universelle est un « quelque chose plutôt que rien » : il s'agit de la relation de composition non restreinte. Cependant, ce « quelque chose » est tellement universel, il imprègne chaque zone du monde naturel de façon si totale qu'il n'est pas non plus grand chose. La relation de composition est présente partout, toute sélection aléatoire de parties du monde à laquelle nous pouvons songer formant une autre partie du monde. Le lien est si ténu qu'il ne permet pas de poser, par contraste, ce qui n'est pas lié. Tout est lié, rien n'est déconnecté, et c'est pourquoi la connexion se vide de sa *sélectivité*, condition d'existence des objets matériels. C'est pourquoi, même si la relation de composition est un « quelque chose », ce quelque chose n'assure pas la sélectivité et n'est pas une relation liante au sens plein. Au contraire, dans la version nihiliste de la théorie éliminativiste du faisceau, la relation de composition n'existe pas : rien n'est méréologiquement connecté et le monde est une pluralité éclatée. Les objets matériels n'existent pas et il n'existe pas non plus d'unités méréologiques jouant le rôle d'*ersatz* de ces objets. Nous référons aux pluralités comme à des *classes distributives* au sens de Leśniewski (1916³⁰ trad. ang. 1992³¹) ces pluralités ne possédant pas d'unité, ou pour le dire différemment, la notion de *classe collective* ne possédant pas de contrepartie ontologique.

En un sens, ces deux dernières théories (nihiliste et universaliste) reviennent à rejeter la distinction de Frédéric Nef entre structure physique et structure ontologique, impliquant de perdre le dispositif de discrimination entre les bouts de réels qui sont des objets matériels et ceux qui ne le sont pas, le dispositif unificateur (*unifying device*) pour reprendre une expression de Jiri Benovsky (2008, 177³²). Il n'existe pas de tel dispositif ontologique de discrimination : tous les morceaux de réels concevables sont des morceaux de réels, mais pas des objets matériels.

30 S. Leśniewski, *Podstawy Ogólnej Teorii Mnogości. I.*, Moscou, Popławski, 1916.

31 S. Leśniewski, *Collected Works*. (éd.) S. J. Surma, J. T. J. Srzednicki, J. D. Barnett et V. F. Rickey, Kluwer/Polish Scientific Publishers, 1992.

32 J. Benovsky, « The Bundle Theory and the Substratum Theory: Deadly Enemies or Twin Brothers? », *Philosophical Studies*, vol. 141, 2008, p. 175 - 190.

VII

Au sens large, nous avons donc trois théories méréologiques du faisceau : l'éliminativisme nihiliste, l'éliminativisme universaliste et le réalisme restrictiviste. Le réalisme restrictiviste est la théorie classique, si l'on omet d'identifier la relation liante sélective à la relation de composition restreinte. Ainsi, dès lors que l'on envisage que les objets sont façonnés par la relation de composition méréologique, les trois façons d'appréhender cette relation de composition permettent d'accoucher de trois conceptions distinctes de l'objet matériel. Si la relation de composition est restreinte, alors cette dernière est sélective en permettant de dicter si un objet concevable est un objet réel ou non. Encore une fois, cette théorie permet d'aboutir à une ontologie de l'objet classique qui ni n'augmente, ni ne réduit la quantité des objets habituellement postulés dans le sens commun : cette table devant moi est un objet matériel, la somme de la Tour Eiffel et du bout de mon nez, ainsi que tous les autres objets monstrueux, ne sont pas des objets matériels.

Si l'on adopte au contraire la thèse selon laquelle les compositions ne se produisent jamais, au profit d'un atomisme méréologique (ou de la thèse selon laquelle les décompositions ne se produisent jamais, dans le cadre d'une ontologie moniste), on aboutit alors à une théorie éliminativiste des objets matériels. On trouve à la place de ces objets des pluralités sans unité de simples méréologiques, des pluralités qui ne sont pas des objets.

Enfin, si l'on adopte l'universalisme de la composition, la composition est omniprésente dans le temps et dans l'espace, se produisant universellement et aveuglément. Cet universalisme de la composition est généralement appréhendé comme impliquant une ontologie réaliste et révisionniste des objets ordinaires (voir par exemple Sider 2001³³ et Schaffer 2009³⁴). Je pense pour ma part que cette position se catégorise mieux comme une théorie éliminativiste à propos des objets matériels, tout en concédant que la différence entre une théorie éliminativiste à propos de x et une théorie réaliste révisionniste à propos de x , est seulement terminologique. Je manque d'espace pour préciser ce point, mais remarquons que selon cette théorie, le monde est habité d'une pluralité de sommes méréologiques d'atomes méréologiques (et de sommes de ces sommes), ces sommes étant ou bien des objets matériels non ordinaires (car très différents de la conception restrictiviste qui sous-tend le concept d'objet matériel ordinaire), selon l'interprétation réaliste révisionniste de l'universalisme de la composition, ou bien des entités qui ne sont pas des objets matériels pour la simple et bonne raison qu'il n'y a pas d'espace pour une notion d'objet matériel non ordinaire, l'objet matériel étant défini par ostension grâce au concept d'objet ordinaire. La seule manière d'échapper à cela serait de trouver des objets matériels non ordinaires en physique, peut-être avec les particules physiques. Cependant, la notion de particule physique résiste difficilement aux coups de bélier de la physique quantique, avec ses concepts d'onde, de probabilité et de champ. Pour ces raisons, la théorie méréologique du faisceau universaliste, avec les mises à jour du concept d'objet qu'elle implique, me paraît devoir être catégorisée comme une théorie

33 T. Sider, « *Four Dimensionalism: An Ontology of Persistence and Time* », Oxford, Clarendon Press, 2001.

34 J. Schaffer, « Spacetime the One Substance », *Philosophical Studies*, vol. 145, p. 131–48, 2009.

éliminativiste, et non comme une théorie réaliste.

VIII

Il n'est aucunement question ici de trancher entre la théorie méréologique réaliste du faisceau et les théories méréologiques éliminativistes du faisceau. J'ai plutôt montré deux choses. Premièrement, la question de la composition permet de jeter un éclairage intéressant sur les théories du faisceau et de les classer en fonction de la conception de la composition adoptée (nihilisme, restrictivisme ou universalisme) tout en évitant d'introduire une relation liante *sui generis*. Deuxièmement, au sein même de l'approche méréologique de la théorie du faisceau, autour de la nature de la réalité du faisceau, se joue l'affrontement de deux visions du monde des objets ordinaires : l'une est réaliste et commune, l'autre anti-réaliste et jette le sens commun aux orties. Dans l'attrait exercé par la notion de faisceau c'est possiblement l'attrait de la parcimonie ontologique qui se fait sentir : une relation liante est supposée être moins lourde ontologiquement que le substrat. Cette légèreté ontologique va-t-elle jusqu'au nihilisme de la composition, est-elle modérée avec un universalisme de la composition ou est-elle très relative avec un restrictivisme de la composition, impliquant que la relation de composition restreinte joue le même rôle explicatif que le substrat³⁵ ? Quelle que soit l'opinion adoptée et les arguments mobilisés ici, celle-ci relève probablement d'un goût philosophique différent pour les ontologies riches (réalistes et communes) ou, au contraire, pour les ontologies austères (anti-réalistes et exotiques). Comme souvent en métaphysique, l'examen de la possible nature méréologique de la relation liante offre le spectacle d'une compétition entre la beauté luxuriante des forêts tropicales et la beauté simple des étendues désertes.

35 Sur ce dernier point, voir J. Benovsky, « The Bundle Theory and the Substratum Theory: Deadly Enemies or Twin Brothers? », *Philosophical Studies*, vol. 141, 2008, p. 175 - 190.